

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 51

Artikel: L'homme respectueux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A PROPOS D'UNE RECEPTION A L'ACADEMIE FRANCAISE

EN somme, une réception à l'Académie, c'est une prise de voile, ou plutôt, de bicornes et d'épées. Le novice fait les trois vœux de pauvreté intellectuelle, de stérilité et d'obéissance.

Si vous voulez connaître les opinions des académiciens, vous n'avez pas besoin de lire leurs livres. Il n'y a qu'à regarder leurs gilets. Plus le gilet est large et plus leurs idées sont étroites. Ainsi, voyez ce vénérable qui n'a pas d'estomac: il a une véritable nappe sur le ventre. Tandis que Pierre Benoit qui bouffe tout — le ministère, la Société des gens de lettres, l'Académie et demain, le Parlement — son gilet est comme une cravate de marié. J.-J. Brousson.

JEAN-LOUIS ARBITRE

Jean-Louis a failli avoir une attaque, l'autre jour, à la réception d'un grand pli jaune officiel, timbré de Berne. Il y avait de quoi. Le Département des Affaires étrangères lui confiait une mission officielle dans les termes suivants :

« Monsieur Jean-Louis Perrotzat, agriculteur, Poliez-le-Château.

Monsieur,

Connaissant vos sentiments de droiture et de parfaite équité, tenant compte, en outre, du bon sens qui caractérise tout bon Vaudois, nous vous informons que vous avez été désigné comme arbitre dans la question des dettes de guerre qui devra être tranchée par une commission composée du président des Etats-Unis et des représentants des puissances intéressées. Cette commission aura sa séance au « Lion d'Or », à Echallens, dimanche 11 décembre prochain, à 10 h. Veuillez par conséquent vous y trouver à l'heure précise, c'est-à-dire vers 10 h. et demie. (Vous voyez que nous tenons compte de l'heure vaudoise). Le spécialiste fédéral tiendra le procès-verbal et vous remboursera vos frais de déplacement qui ne devront pas dépasser fr. 15.—, vu la crise.

Agreez, Monsieur, l'assurance, etc., etc. »

— Me voilà bien arrangé, s'écria Jean-Louis, à la lecture de ce document. Moi qui avais justement le banquet de la Sainte-Barbe, à Lausanne, ce dimanche-là. Seulement, voilà. Ces affaires officielles, c'est des choses qu'on n'ose pas refuser. C'est aussi un honneur pour la commune quand on lira qu'un Perrotzat a été nommé arbitre. Qu'en dis-tu, Fanchette ?

Celle-ci, après avoir lu à son tour la missive de Berne, était toute fière de son homme.

— Pour sûr que non que tu ne peux pas refuser ça à ces messieurs, surtout qu'on te remboursera tes frais. En y allant à pied et en ne payant pas tant à boire, comme c'est ton habitude, tu dois pouvoir faire avec dix francs. Comme ça, tu auras un écu de bon. C'est toujours ça d'économisé. — C'est pour dimanche qui vient, que tu dis ? Dans ce cas, il faudra que je donne un coup de fer à ton complet du dimanche qui est un peu râpé aux coudes, mais qui va encore bel et bien. Il faudra aussi que je prenne une cravate de sorte à ce nouveau magasin, à côté de la laiterie, pour que tu n'aies pas trop mauvaise façon, dans cette commission. En somme, dis-moi voir, Jean-Louis, qu'est-ce que tu dois faire comme arbitre ?

— Arbitre ? Eh bien, c'est celui qui arrange les affaires quand il y a une niaise, pour que tout le monde soit content et qu'il n'y ait pas de jaloux. C'est comme qui dirait un juge de paix. Seulement, cette fois, c'est des affaires internationales, autrement dit des manigances du dehors, comprends-tu ? Il s'agira que ton Jean-Louis ouvre l'œil, et le bon.

La Fanchette réfléchit un moment sur ce que son homme lui expliquait.

— Oui, je comprends. Seulement, veille-toi pour qu'il n'y ait pas des histoires, après coup. Tu ménageras un peu la chèvre et le chou, pour que tout le monde soit content, et pour qu'on dise après : Ce Jean-Louis ! Il n'a pas l'air d'y toucher, mais c'est un tout fin ! Et qu'est-ce

qu'elle doit faire, cette commission « des dettes », comme ils disent dans la lettre de Berne ?

— C'est joliment compliqué, ma pauvre Fanchette, mais je crois, d'après ce que j'ai lu dans les journaux, que c'est rapport à toutes ces emplettes que les Alliés ont dû faire pendant la guerre : des canons, des fusils, des camions, des avions, des capotes militaires, des sacs à pain, des bottes, bref, tout un commerce qu'il a fallu commander à ces Américains, sans compter des millions de boîtes de ce Chicago qui serait fait avec de la viande de nègres, à ce qu'il paraît. Les Alliés, donc, ont dû prendre tout ça à crédit, parce que ça pressait, et maintenant ces Américains, qui montent l'air d'une bande de profiteurs, veulent être payés. Voilà le plus clair de l'histoire. Ce système d'acheter à crédit ne vaut rien et c'est pour ça que je t'ai toujours dit : « Je ne veux pas de dettes par le village. Paie comptant, mais rayaude sur les prix ».

Sur ce, la Fanchette s'occupa du dîner, tout en se disant :

— Ce Jean-Louis, tout de même ! Qui aurait dit ça qu'un jour qu'il serait juge pour des affaires qui viennent de si loin, de par les Amériques ! D'après les lettres qu'il m'écrivait depuis la caserne, quand on était fiancés, jamais on n'aurait dit qu'il serait un jour aussi instruit qu'un régent de la ville.

Jean-Louis, pendant ce temps, avait été trouver Sami à Auguste, l'asseur, qui était en train de mettre des coréons neuf à une vieille hotte.

— Salut, Sami ! Tu bricoles ?

— Oui ; il faut bien s'occuper, par ce temps de chien qu'on ne peut seulement rien faire aux champs.

— Dis-voir, Sami ! J'ai reçu ce matin un papier de ces Messieurs de Berne. Figures-toi voir qu'il me demandent de faire l'arbitre dans une histoire de dettes qui regardent les Américains et aussi un peu les puissances alliées qui ont f... une dégelée aux Allemands, pour finir. Alors, d'après ces Américains, ce seraient les Alliés qui devraient payer la marchandise et encore la casse. Et il y en a eu, de la casse, que c'est effrayant. Comme tu vois, une histoire assez compliquée et que ça veut pas aller tout seul pour arranger ce commerce. Qu'en penses-tu, assesseur ?

— Ce que j'en pense ? Vois-tu, Jean-Louis, si j'ai un conseil à te donner, c'est que... il ne faut pas y aller par quatre chemins. Quand vous seriez en train de causer de ça, à cette séance au Lion d'Or, eh bien, tu leur demanderas tout simplement : « Qui est-ce qui a commencé la niaise ? » Forcément, tous seront d'accord pour dire que c'est les casques à pointes. Donc, puisqu'il y en a, de ces nations, qui ont dû faire des dettes à cause de cette guerre affreuse, c'est à ceux qui ont commencé, de payer la casse. Je ne connais que ça. Et s'ils renasquent, eh bien, ni un, ni deux, on les f... en poursuites. Voilà ! C'est simple comme bonjour.

— Pas tant mal raisonné, Sami. J'ai voulu savoir ton opinion. Charrette ! Déjà quatre heures ! Il faudra assez que j'aille gouverner. Salut et merci !

F. Wœlfli.

Tous droits réservés.
Le rapport de Jean-Louis sur la séance de la commission suivra.

(Réd.).

LA FIN DES TROMPETTES D'EGLISE

VAUION est la dernière paroisse du canton où l'usage, autrefois assez répandu, d'accompagner par une fanfare le chant d'église, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Cet usage, qui donnait quelque chose de si original et d'émouvant à la fois au culte de l'Eglise nationale, va disparaître. Une assemblée de paroisse, tenue dimanche 30 octobre dernier, a décidé l'achat d'un harmonium ; car on avait parfois de la peine à réunir toujours, le dimanche matin, pour le culte, les sept exécutants nécessaires : il faut marcher avec son temps, ce qui ne signifie pas nécessairement progresser. Beaucoup regrettent l'accompagnement de psaumes

et cantiques par les trompettes et une tradition vieille de près de deux siècles.

C'est en 1741 que l'on trouve, dans les comptes de la commune, la mention d'une dépense de cinq florins « livrés à un garçon du Chenit qui a joué au temple pendant l'été ». Jusqu'alors, c'était le régent qui remplissait les fonctions de chanteur. Trois ans plus tard, une mention est faite des « joueurs de trompettes du Chenit », pour lesquels, en 1751, on aménagea un banc spécial. En 1757, après la construction de l'église actuelle édifiée de 1753 à 1755, sur l'emplacement de celle bâtie en 1606, on décida définitivement que la fanfare pour le culte serait composée de trois trompettes, de deux grands hautbois et d'un basson, qui pourraient s'ajouter à leur tour, deux petits hautbois. En 1917, la fanfare comprenait six musiciens, parfois sept. Elle figurait au budget communal avec une dépense de deux cents francs. Elle comptait ces derniers temps sept exécutants.

L'HOMME RESPECTUEUX

An n'en pas douter, l'homme respectueux est un spécimen fort intelligent de la race humaine. On le croit intrigant, c'est une erreur. Il n'intrigue jamais, ne se pose jamais, ne guette jamais les occasions, ni ne les suscite. Il est tranquille, modéré en ses allures, placide en sa physionomie doucement souriante. Il n'a pas l'air de toujours courir après quelqu'un. Il n'est pas pressé et attend la fortune en sommeillant ; et cette fortune lui vient toujours. Des gens s'indignent en le voyant.

— Quel flatteur ! quel frêle ! C'est un chat qui caresse de son échine.

Erreur, messieurs, il n'est pas plus flatteur qu'intrigant, il ne caresse personne, il se borne à être respectueux. Eh oui, respectueux. Et vous en connaissez des douzaines de ces bonshommes ; vous en rencontrez au café, dans la rue, à l'église, au spectacle, dans le monde des affaires et dans celui de la politique, partout.

Il est donc respectueux, mais il l'est profondément et congénitalement — si j'ose ainsi parler, il l'est de naissance. Il respecte comme il respire. C'est chez lui l'accomplissement d'une fonction naturelle. Il n'a jamais fait autre chose de toute sa vie. Il a besoin de respecter et les circonstances de la vie se chargent de lui indiquer les objets et les gens dignes de ce respect obligatoire. Tout homme élevé en dignité, en puissance ou en fortune est sûr d'obtenir les respects de notre ami. Il va à la supériorité, quelle qu'elle soit, par une façon de réflexe ; comme l'eau va à la rivière, il suit la pente.

D'ailleurs, l'homme respectueux a une collection de respects très divers, tant comme stabilité que comme intensité. Il a des respects interrompus et des respects éphémères. Les respects interrompus sont pour les institutions et pour les hommes qui ressemblent à des institutions : les régents, les pasteurs, les avocats, les médecins, par exemple, qui meurent régents, pasteurs, avocats, médecins, et jouissent ainsi d'une sorte d'inamovibilité. En revanche, les respects qu'il voit aux députés, aux conseillers fédéraux, aux chefs militaires ne sont que passagers. Ils cessent avec la fonction pour les civils et avec le port de l'uniforme pour les soldats. L'homme respectueux parle avec vénération au colonel Trombelz, mais il traite d'égal à égal avec M. Anatole Trombelz, marchand de fer et de quincaillerie. Il écoute humblement le député Chave, mais interrompt sans gêne l'ancien député Dubois, blackboulé aux dernières élections. Le Capitole renforce sa faculté respectueuse, la Roche tarpétienne l'amenuise si elle ne l'anéantit.

Entre ces deux sortes de respects, notre homme en insinue une autre espèce en l'honneur des fonctionnaires, qui, n'est-ce pas, représentent, peu ou prou, le « char de l'Etat » et le « sceptre de l'autorité ». Ce respect là est savamment gradué, il part du taupier pour arriver au préfet en passant par le syndic. C'est une progression arithmétique dont la raison est fort intelligemment calculée et dont chaque terme a sa valeur et sa nuance propres.

Les procédés de l'homme respectueux sont d'ailleurs, des plus simples et des plus faciles. Il ne se met pas en frais d'invention ; il ne se répand pas en compliments, il ne s'aplatis pas en adorations. Il ne chante, ni ne célébre. Il n'enfense, ni ne prie. Son culte est silencieux. Il se tait ; mais c'est dans l'attitude, dans l'air général, dans quelque chose qui émane de lui, que sa responsabilité s'exhale et s'affirme. Il répand une atmosphère respectueuse dont il s'entoure. Il est tranquille, il est béat.

Et comme il sait bien écouter, posément, à petits coups paisibles, savourant les paroles ambiguës, dégustant l'esprit qu'il y soupçonne, s'assimilant les idées dont il croit y reconnaître la présence. Il a l'air lentement pénétré d'admiration pour le causeur. Eh ! oui, avoir l'air pénétré, tout est là. C'est le grand truc, c'est le coup de pouce, c'est la signature de l'artiste. Mais on ne l'acquit pas. L'air pénétré est un don de nature comme le sentiment esthétique et la poésie. L'homme respectueux en est pourvu à jamais. Il est digne, il est heureux, il est attentif. Sans répondre, sans parler, sans approuver par un geste indiscret ou un mot, qui pourrait être intempestif, sans questionner, il sourit absolument, parfaitement, complètement... et ne dit rien. Que dirait-il ? On sent, à le voir, que le son même de sa voix briserait le charme.

Cela est souverain pour le succès. L'homme respectueux n'est point encorbrant comme le flatteur, fatigant comme l'obséquieux. Il accompagne en sourdine, il soutient. Il est un meuble nécessaire, discret et élégant. On ne s'asseoit pas dessus ; mais on le sent autour de soi, accoutumé et indispensable. S'il est absent, on le désire. Il est sympathique à chacun : aux puissants du jour comme à ceux de demain. On l'aime soit comme un bien, soit comme une espérance. On ne se brouille jamais avec lui. Il remplit une fonction sociale. Et, par action réciproque, il finit lui-même par être respecté.

LE SERPENT DE MER

 HAQUE année, en été, lorsque les rédacteurs ordinaires des journaux sérieux sont en vacances et qu'ils n'ont pas eu le temps d'imaginer quelque histoire de crime sensationnel pour tenir les lecteurs en haleine, on nous informe qu'un navigateur a vu le serpent de mer.

Nous savons très bien que le navigateur est de Marseille et que ce fameux serpent tant de fois aperçu, sous toutes les latitudes, appartient au domaine de la fiction. Nous connaissons sa couleur et ses dimensions, qui ont été cent fois décrites. Le serpent de mer nous amuse toujours ; il est, pour les grandes personnes, ce qu'est la fée Carabosse pour les enfants. On n'y croit pas, mais on aime à en entendre parler, pour éprouver un petit frisson. Or, il paraît que nous avions tort de ne pas prendre le serpent de mer au sérieux et d'en plaisanter, de nous tordre, quand on nous en parlait, comme nous nous tordons quand un ami nous parle du dernier exploit de sa belle-mère qu'il appelle, par euphémisme « serpent de mère ». Oui, nous avions tort de rigoler : le serpent de mer, existe, parfaitement, sans blague. Et la preuve, c'est que le capitaine Bassum, de la marine hollandaise, a capturé en chair et en os dans la baie de Java. C'est un fort joli serpent, assurent les privilégiés qui l'ont vu, mais il est beaucoup moins gros et moins long qu'on ne croyait. Il n'a que quatre pieds de long et il ressemble vaguement à un vulgaire serpent de terre. Le capitaine Bassum l'a fait placer dans un réservoir où la température de l'eau reste invariablement aux alentours de 88 degrés Fahrenheit. Ce qu'il y a de plus suprenant, c'est que, maintenant que tout le monde peut le voir et l'admirer, le serpent de mer n'intéresse plus personne. Dans tous les ports où il s'est arrêté, de Java à Kaples, le capitaine Bassum a essayé de céder son pensionnaire à tous les directeurs de ménageries ou de muséum. Tous, après l'avoir vu, ont répondu :

— Merci, nous avons déjà une anguille.



4 A LA LUEUR DES TORCHES

Qu'arrive-t-il ? Une députation du Conseil d'Avenche, qui nous dit : « Messires, nous sommes perdus. La griffe de l'ours nous entre déjà dans les chairs. Rendez le prisonnier et que Dieu nous soit en aide. » Là-dessus, notre conseil à nous s'assembla aussi. Les Avenchois protestent qu'avant le mercier rendu, ils n'osent pas retourner chez eux. On m'appelle :

— « Sire banderet, nous ne voulons pas faire piller la ville et incendier les villages pour un mercier, ni même pour deux. Vous avez quelque expérience des gens de guerre, allez chercher ce Fribourgeois. » Et j'y vais, — avec une compagnie, pensez-vous, bannières en tête, trompettes sonnantes ? Non, moi et maître Guillaume Daniel, qui marmottait pendant tout le temps que nous traversons le camp ; « Seigneur, je recommande mon âme entre vos mains » et j'entendais derrière mon dos les lazzi de ces soudards italiens... Par le sang du Christ ! — Passons. Je quitte Morges avant le jour, mon mercier semble dormir les yeux ouverts ; à l'aube, nous faisons le petit boire sur le pont de la Chambonne. Là, est-ce l'effet du jour, est-ce le vin, le bonhomme se réveille et commence à jurer en son patois, mais solidement et avec courage. « Comme saint Nicolas me soit en aide ! » et il soufflait, avec un tremblement de ses bajoues, « je reviendrai au milieu de mes combourgeois, et je vous ferai tout payer, tout et encore plus. » En attendant son retour, il nous envoie la note de ce que les Enfants de la ville doivent lui avoir pris. Mon digne maître, ils ont beau avoir le gosier long et en pente, il est impossible qu'ils aient avalé tant de cédyles, ou de peignes de corne et de sarreaux de triège. N'importe : nos syndics voient d'ici reluire les hallebardes des Fribourgeois et il s'agit de savoir si l'on paiera ou non. Que dites-vous du tumulte ?

...Digne maître, je vous le dis, laissez faire ces gens. Ils veulent payer, quoi qu'ils aient beaucoup ; ils veulent payer, et ils payeront. Par le jour de mon baptême, combien de fois je leur ai dit les larmes aux yeux : « Nous valons la ville de Berne ; il ne faut que s'entendre, prendre courage. Notre-Dame qui trône au portail de la cathédrale nous protégera bien autant qu'eux saint Vincent ; leur ours grogne, il est vrai, mais notre aigle devrait voler au soleil. Ecoutez-les disputer — pour rire !

En effet, c'étaient au dedans des voix furieuses, des jurons, des coups de poing sur les boîseries ; dehors, un grand bruit de pieds sous la halle, sur les degrés de la salle, force exclamations en patois ; les plaisants à toute force ne manquaient pas, ni les Enfants de la ville qui ne demandaient qu'à jouer de leurs hallebardes ; mais contre qui ? Pas d'évêque pour diriger cette belle ville ; son remplaçant actuel est un étranger, le précédent était l'homme des Bernois ; les grands officiers sont l'un pour la France, l'autre pour la Savoie l'autre pour la Bourgogne ; quand les gens de Lavaux veulent venir à la ville et la défendre envers et contre tous, on leur répond : « Bonnes gens, ne bougez, ne provoquez pas les ennemis, laissez faire à nous. » Et ces braves paysans rentrent chez eux, boivent un coup de plus, et ne comprennent rien à ce dédain.

— Bien dit, mon jeune Seigneur, bien dit. En eussions-nous quelques-uns comme vous, quelques chanoines pieux et amis des lettres comme messire Henri Bolomier, qui veut me faire imprimer le roman de Fierabras, quelques paysans comme ceux de Lavaux, quelques marchands comme il y en a déjà, Dieu soit loué, qui engagent leur argenterie pour les besoins de la communauté, Lausanne serait vraiment une ville d'empire, l'orgueil de son évêque, la patrie des étudiants. Et vous me verriez imprimer le livre

que je médite, en attendant des plus ensoleillés, un livre à l'honneur de ce pays...

— Vous avez toujours quelque nouvelle merveille à montrer, je le sais. Parlez-moi de ce livre, avant que nous nous séparions ; car voyez là-bas, à l'orient, le jour commence à poindre dans la brume.

— Eh bien, messire, j'appellerais ce livre à peu près : « Chronique mémorable et ample description du site de la ville de Lausanne, premièrement nommée Arpentras ; qui contient l'histoire de ses évêques et de ses nobles, les mœurs de ses habitants et les singulières beautés de son pays diligemment... »

— Ne trouvez-vous pas, maître très estimé, que ce titre sent encore un peu nos vieux gothiques ? En Italie, où l'étude de la belle antiquité est maintenant florissante, on ne dit pas ainsi. Voyez ces anciennes histoires latines, elles s'appellent *Décades, Annales* ; dites donc : les *Chroniques lausannoises avec une suite*. Je dis une suite, que je vous ferai, par la patronne de cette ville, d'ici dix ans, avec mon épée sur les champs de bataille, et ma parole dans les conseils.

Et il lança un regard fièrement irrité dans la direction de la maison de ville. Les rues étaient profondément silencieuses, dans la brume mélacolique, mais un souvenir pénible de lieux sanguinaires, de vitres qui tremblent, de voix confuses, troubleraient les deux interlocuteurs, la gravité et la sérénité de leurs pensées, ce n'était plus un entretien comme tant d'autres le matin dans l'officine odorante, où le soleil pénétrait à travers les rondelles de verre et égayait les bois maculés ; ou dans les beaux soirs d'été, sur un banc rustique devant le chalet de messire Gobet, hors de la ville, en goûtant le cidre et le miel des paysans...

— Dieu vous entende, dit enfin le maître imprimeur. Et il rentra, comme tintait la messe de l'aube ; il aurait oublié son vin chaud, si sa femme ne le lui eût présenté, les yeux encore mal essuyés de larmes, mais déjà les cheveux clairs relevés sous la coiffe sévère des maîtresses de maison, l'aumônier pendue à sa taille souple ; elle plaignit le jeune maître et lui fit mille caresses.

Alf. Milloud.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Shanghai Express » passe au Bourg en deux versions cette semaine, soit vendredi, samedi et dimanche dans sa version dialoguée française qui a déjà passé à Lausanne et à partir de lundi dans sa version originale et complète, parlée anglaise avec textes allemands en surimpression.

« Shanghai Express » histoire dramatique, où se combinent à doses égales les scènes d'aventures et les épisodes romantiques, nous mène de Pékin à Shanghai à travers une Chine infestée de rebelles et de pillards.

Le talent dramatique, la sensibilité de Marlène Dietrich, lui ont permis d'aborder avec un égal succès les éléments divers du scénario alors que Josef von Sternberg a une fois de plus affirmé impérieusement sa maîtrise dans cette production émouvante et passionnée.

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

HERNIEUX

Adresssez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549